

Anthologie
de textes littéraires
pour le cours d'Humanités

La Renaissance : XVI^e siècle

RABELAIS

Dans le *Quart Livre*, le bon géant Pantagruel et ses compagnons, dont le très délirant Panurge, et le moine très vaillant et très bon vivant Frère Jean des Entomures, ont pris la mer à la recherche de la « Dive Bouteille », capable de répondre aux questions les plus difficiles et les plus importantes. Ils croisent le bateau du marchand de moutons Dindenault, qui se permet de railler et d'insulter Panurge. Ce dernier fait mine de vouloir lui acheter un mouton. Alors, le « moutonnier » sert à Panurge un insupportable boniment pour lui vendre beaucoup trop cher l'un de ses moutons. Voici la « vengeance » de Panurge.

Comment Panurge fit en mer noyer le marchand et les moutons.

¹Soudain, je ne sais comment, le cas fut subit, je n'eus loisir le considérer. ²Panurge, sans autre chose dire jette en pleine mer son mouton criant et bêlant. ³Tous les autres moutons criant et bêlant en pareille intonation commencèrent soi jeter et sauter en mer après à la file. ⁴La foule était à qui premier y sauterait après leur compagnon. ⁵Possible n'était les en garder. ⁶Comme vous savez être du mouton le naturel, toujours suivre le premier, quelque part qu'il aille. ⁷Aussi le dit Aristoteles *lib. 9. de Histo. animal.*^A, être le plus sot et inepte animant^B du monde. ⁸Le marchand tout effrayé de ce que devant ses yeux périr voyait et noyer ses moutons, s'efforçait les empêcher et retenir tout de son pouvoir. ⁹Mais c'était en vain.

¹Tous à la file sautaient dedans la mer, et périssaient. ²Finalement il en prit un grand et fort par la toison sur le tillac^C de la nef, cuidant^D ainsi le retenir, et sauver le reste aussi conséquemment. ³Le mouton fut si puissant qu'il emporta en mer avec soi le marchand, et fut noyé en pareille forme que les moutons de Polyphème le borgne Cyclope emportèrent hors la caverne Ulysse et ses compagnons. ⁴Autant en firent les autres bergers et moutonniers les prenant uns par les cornes, autres par les jambes, autres par la toison. ⁵Lesquels tous furent pareillement en mer portés et noyés misérablement.

¹Panurge à côté du fougon^E tenant un aviron en main, non pour aider aux moutonniers, mais pour les engarder^F de grimper sus la nef, et évader le naufrage, les prêchait

A. *Librō novō dē historiā animalium* — « au livre 9 de *L'histoire des animaux*. »

B. ANIMANT, *n. m.* — être animé, animal. [mot emprunté au latin]

C. TILLAC, *n. m.* — pont supérieur du navire.

D. CUIDER, *v. t.* — croire, penser. [*ancien français*]

E. FOUGON, *n. m.* — cuisine.

F. ENGARDER DE, *v. t.* — empêcher, garder de.

éloquemment^G, comme si fût un petit frère Olivier Maillard^H ou un second frère Jean Bourgeois, leur remontrant par lieux de rhétorique les misères de ce monde, le bien et l'heur de l'autre vie, affirmant plus heureux être les trépassés que les vivants en cette vallée de misère, et à un chacun d'eux promettant ériger un beau cénotaphe et sépulcre honoraire au plus haut du mont Cenis, à son retour de Lanternoys^I : leur optant^J ce néanmoins, en cas que vivre encore entre les humains ne leur fâchât, et noyer ainsi ne leur vînt à propos, bonne aventure, et rencontre de quelque Baleine, laquelle au tiers jour subséquent les rendit sains et saufs en quelque pays de satin, à l'exemple de Jonas. ²La nef vidée du marchand et des moutons : « Reste-t-il ici, dit Panurge, ulle^K âme moutonnière ? ³Où sont ceux de Thibault l'Agnelet^L ? ⁴Et ceux de Renaud Belin, qui dorment quand les autres paissent ? ⁵Je n'y sais rien. ⁶C'est un tour de vieille guerre. ⁷Que t'en semble, frère Jean ?

— ¹Tout bien de vous, répondit frère Jean. ²Je n'ai rien trouvé mauvais sinon qu'il me semble que, ainsi comme jadis on souloit^M en guerre au jour de bataille, ou assaut, promettre aux soudards double paye pour celui jour : s'ils gagnaient la bataille, l'on avait prou^N de quoi payer ; s'ils la perdaient, c'eût été honte la demander, comme firent les fuyards Gruyères après la bataille de Cérizoles^O : aussi qu'enfin vous deviez le paiement réserver. ³L'argent vous demeurât en bourse.

— ¹C'est (dit Panurge) bien chié pour l'argent. ²Vertudieu, j'ai eu du passe-temps pour plus de cinquante mille francs. ³Retirons-nous, le vent est propice. ⁴Frère Jean écoute ici. ⁵Jamais homme ne me fit plaisir sans récompense, ou reconnaissance pour le moins. ⁶Je ne suis point ingrat, et ne le fus, ni serai. ⁷Jamais homme ne me fit déplaisir sans repentance, ou en ce monde, ou en l'autre. ⁸Je ne suis point fat jusque-là.

— ¹Tu, dit frère Jean, te damnes comme un vieil diable. ²Il est écrit : *Mihi vindictam^P, et cetera*. ³Matière de bréviaire. »

François Rabelais, *Quart Livre*, VIII, 1552

G. ÉLOQUEMENT, *adv.* — éloquemment.

H. FRÈRE OLIVIER MAILLARD, FRÈRE JEAN BOURGEOIS sont des célèbres prédicateurs franciscains du XV^e siècle.

I. LANTERNOYS, *n. m.* — pays imaginaire des Lanternes, vers lequel se dirigent Pantagruel et ses compagnons.

J. OPTER, *v.t.* — souhaiter.

K. ULLE, *adj. indéfini.* — aucun, aucune ; quelque. [*latinisme*]

L. THIBAUD L'AGNELET est le nom du berger dans *La Farce de maître Pathelin*. RENAUD est un personnage de dormeur, évoqué dans *Gargantua*. Rabelais lui ajoute ici le surnom de Belin, « bélier, mouton, bêleur ».

M. SOULOIR, *v. t.* — avoir l'habitude de. [*ancien français*]

N. PROU, *adv.* — largement.

O. Après la bataille de Cérizole, où les troupes de Henri II l'emportèrent sur celles de Charles Quint, les soldats français furent payés par le pillage. Rabelais évoque aussi les troupes de Gruyères en Suisse, au service du roi de France, qui furent mise en déroute au cours de la bataille.

P. « C'est à moi que revient la vengeance » (*Epître de Paul aux Romains*, XII, 19).

LOUISE LABÉ

L'amour, force civilisatrice

Dans le Débat de Folie et d'Amour, Louise Labé imagine un procès qu'intente Vénus, la mère d'Amour (ou Cupidon) à la déesse Folie, qui, lors d'une dispute, a « tiré » les yeux d'Amour, puis l'a couvert d'un bandeau impossible à l'enlever. Vénus voudrait que les torts de Folie soient reconnus, et que Jupiter rende la vue à son fils. Apollon se fait l'avocat d'Amour, et fait son éloge, en expliquant combien, sans Amour, l'humanité déchoirait. Voici l'un de ses arguments.

Je laisse ces misanthropes, et taupes cachées sous terre, et ensevelis de leurs bizarreries, lesquels auront par moi tout loisir de n'être point aimés, puisqu'il ne leur chaut d'aimer. S'il m'était licite, je les vous dépeindrais, comme je les vois décrire aux hommes de bon esprit. Et néanmoins il vaut mieux en dire un mot, afin de connaître combien est malplaisante et misérable la vie de ceux qui se sont exemptés d'Amour. Ils disent que ce sont gens mornes, sans esprit, qui n'ont grâce aucune à parler, une voix rude, un aller pensif, un visage de mauvaise rencontre, un œil baissé, craintifs, avarés, impitoyables, ignorants, et n'estimant personne : Loups-garous.

Quand ils entrent en leur maison, ils craignent que quelqu'un les regarde. Incontinent qu'ils sont entrés, barrent leur porte, serrent les fenêtres, mangent salement sans compagnie, la maison mal en ordre ; se couchent en chapon le morceau au bec. Et lors à beaux gros bonnets gras de deux doigts d'épais, la camisole attachée avec épingles enrouillées jusques au-dessous du nombril, grandes chausses de laine venant à mi-cuisse, un oreiller bien chauffé et sentant sa graisse fondue : le dormir accompagné de toux, et autres tels excréments dont ils remplissent les courtines^Q. Un lever pesant, s'il n'y a quelque argent à recevoir ; vieilles chausses rapetassées, souliers de paysan, pourpoint de drap fourré, long saye^R mal attaché devant, la robe qui pend par-derrière jusques aux épaules^S, plus de fourrures et pelisses, calottes et larges bonnets couvrant les cheveux mal peignés : gens plus fades à voir qu'un potage sans sel à humer.

Que vous en semble ? Si tous les hommes étaient de cette sorte, y aurait-il pas peu de plaisir de vivre avec eux ? Combien plus tôt choisiriez-vous un homme propre, bien en point, et bien parlant, tel qu'il ne s'est pu faire sans avoir envie de plaire à quelqu'un ? Qui a inventé

Q. COURTINE : drap, tenture. [EXCRÉMENTS = secrétions].

R. SAYE : sorte de casaque ou de vêtement ample.

S. C'est-à-dire sans doute qu'il est « mal fagoté » et que sa robe découvre ses épaules parce qu'elle n'y tient pas.

un doux et gracieux langage entre les hommes? et où premièrement a-t-il été employé? a-ce été à persuader de faire guerre au pays? élire un capitaine? accuser ou défendre quelqu'un? Avant que les guerres se fissent, paix, alliances et considérations en public; avant qu'il fût besoin de capitaines, avant les premiers jugements que fites faire en Athènes^T, il y avait quelque manière plus douce et gracieuse que le commun — de laquelle usèrent Orphée, Amphion^U, et autres.

Débat de Folie et d'Amour, V, pp. 46-48 de l'édition de 1555

« Baise m'encor... » (sonnet XVIII)

Baise^V-m'encor, rebaise-moi et baise :

Donne-m'en un de tes plus savoureux,

Donne-m'en un de tes plus amoureux :

4 Je t'en rendrai quatre plus chauds que braise.

Las, te plains-tu? Çà que ce mal j'apaise,

En t'en donnant dix autres doucereux.

Ainsi mêlant nos baisers tant heureux,

8 Jouissons-nous l'un de l'autre à notre aise.

Lors double vie à chacun en suivra.

Chacun en soi et son ami vivra.

Permets-m'Amour penser quelque folie :

12 Toujours suis mal, vivant discrètement

Et ne me puis donner contentement,

Si hors de moi ne fais quelque saillie.

T. La justice humaine fut instituée par les dieux pour arrêter le cycle infernal de la vengeance après le matricide d'Oreste sur Clytemnestre (*Orestie*, Eschyle).

U. AMPHION — fils de Jupiter et d'Antiope, il bâtit les murs de Thèbes au son de sa lyre.

V. « BAISE M'ENCOR » — le verbe *baiser* a pour sens principal « donner un baiser ». D'autre part, ici, comme au vers 11 (« *Permets m'Amour* »), le pronom personnel complément indirect est élidé, comme dans « Donne-m'en ». En français moderne, on dirait « Baise-moi encor », « Permets-moi, Amour ».

MONTAIGNE

Des cannibales

Les « cannibales » sont des Amérindiens du Brésil qui pratiquent l'anthropophagie des ennemis vaincus à la guerre. Dans l'ensemble de l'essai, Montaigne montre combien les Européens sont souvent beaucoup plus sauvages que ceux qu'on nomme « sauvages ». L'extrait qui suit constitue la fin de cet essai, qui a montré que leur simplicité leur donnait des mœurs plus pures, et qu'ils n'avaient pas une âme moins raffinée que les Européens.

Trois d'entre eux, ignorant combien coûtera un jour à leur repos et à leur bonheur la connaissance des corruptions de deçà, et que de ce commerce naîtra leur ruine, comme je présuppose qu'elle soit déjà avancée, bien misérables de s'être laissés piper au désir de la nouveauté, et avoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nôtre, furent à Rouen, du temps que le feu Roi Charles neuvième y était. Le Roi parla à eux longtemps ; on leur fit voir notre façon, notre pompe, la forme d'une belle ville. Après cela quelqu'un en demanda leur avis, et voulut savoir d'eux ce qu'ils y avaient trouvé de plus admirable : ils répondirent trois choses, dont j'ai perdu la troisième, et en suis bien marri ; mais j'en ai encore deux en mémoire. Ils dirent qu'ils trouvaient en premier lieu fort étrange que tant de grands hommes, portant barbe, forts et armés, qui étaient autour du Roi (il est vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde), se soumissent à obéir à un enfant, et qu'on ne choisissait plutôt quelqu'un d'entre eux pour commander ; secondement (ils ont une façon de leur langage telle, qu'ils nomment les hommes moitié les uns des autres) qu'ils avaient aperçu qu'il y avait parmi nous des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de commodités, et que leurs moitiés étaient mendiants à leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté ; et trouvaient étrange comme ces moitiés ici nécessiteuses pouvaient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons. Je parlai à l'un d'eux fort longtemps ; mais j'avais un truchement qui me suivait si mal, et qui était si empêché à recevoir mes imaginations par sa bêtise, que je n'en pus tirer guère de plaisir. Sur ce que je lui demandai quel fruit il recevait de la supériorité qu'il avait parmi les siens (car c'était un Capitaine, et nos matelots le nommaient Roi), il me dit que c'était marcher le premier à la guerre ; de combien d'hommes il était suivi, il me montra une espace de lieu, pour signifier que c'était autant qu'il en pourrait en une telle espace, ce pouvait être quatre ou cinq mille hommes ; si, hors la guerre, toute son autorité était expirée, il dit qu'il lui en restait cela que, quand il visitait les villages qui dépendaient de lui, on lui dressait des sentiers au travers des haies de leurs bois,

par où il pût passer bien à l'aise. Tout cela ne va pas trop mal : mais quoi, ils ne portent point de haut de chausses.

Les Essais, livre I, chapitre XXXI

L'âge classique : XVII^e siècle

LA BRUYÈRE

Miaulements guerriers

La Bruyère s'adresse aux hommes et se moque d'eux parce qu'ils se prétendent des « animaux raisonnables », doués de raison. Si les animaux pouvaient les définir, ce n'est pas du tout ce qu'ils diraient !

¹Je ne parle point, ô hommes, de vos légèretés, de vos folies et de vos caprices, qui vous mettent au-dessous de la taupe et de la tortue, qui vont sagement leur petit train, et qui suivent sans varier l'instinct de leur nature ; mais écoutez-moi un moment. ²Vous dites d'un tiercelet de faucon qui est fort léger, et qui fait une belle descente sur la perdrix : « Voilà un bon oiseau » ; et d'un lévrier qui prend un lièvre corps à corps : « C'est un bon lévrier. » ³Je consens aussi que vous disiez d'un homme qui court le sanglier, qui le met aux abois, qui l'atteint et qui le perce : « Voilà un brave homme. » ⁴Mais si vous voyez deux chiens qui s'aboient, qui s'affrontent, qui se mordent et se déchirent, vous dites : « Voilà de sots animaux » ; et vous prenez un bâton pour les séparer. ⁵Que si l'on vous disait que tous les chats d'un grand pays se sont assemblés par milliers dans une plaine, et qu'après avoir miaulé tout leur soûl, ils se sont jetés avec fureur les uns sur les autres, et ont joué ensemble de la dent et de la griffe ; que de cette mêlée il est demeuré de part et d'autre neuf à dix mille chats sur la place, qui ont infecté l'air à dix lieues de là par leur puanteur, ne diriez-vous pas : « Voilà le plus abominable sabbat dont on ait jamais ouï parler » ? ⁶Et si les loups en faisaient de même : « Quels hurlements ! quelle boucherie ! » ⁷Et si les uns ou les autres vous disaient qu'ils aiment la gloire, concluriez-vous de ce discours qu'ils la mettent à se trouver à ce beau rendez-vous, à détruire ainsi et à anéantir leur propre espèce ? ou après l'avoir conclu, ne ririez-

vous pas de tout votre cœur de l'ingénuité de ces pauvres bêtes ? ⁸Vous avez déjà, en animaux raisonnables, et pour vous distinguer de ceux qui ne se servent que de leurs dents et de leurs ongles, imaginé les lances, les piques, les dards, les sabres et les cimenterres, et à mon gré fort judicieusement ; car avec vos seules mains que pouviez-vous vous faire les uns aux autres, que vous arracher les cheveux, vous égratigner au visage, ou tout au plus vous arracher les yeux de la tête ? au lieu que vous voilà munis d'instruments commodes, qui vous servent à vous faire réciproquement de larges plaies d'où peut couler votre sang jusqu'à la dernière goutte, sans que vous puissiez craindre d'en échapper.

La Bruyère, « Des jugements » (extrait), *Les Caractères*, 1688-1696.

CORNEILLE

« Cette obscure clarté qui tombe des étoiles »

Rodrigue, pour venger l'honneur bafoué de son père, Don Diègue, a tué lors d'un duel le comte Don Gormas, père de sa bien-aimée, Chimène. Celle-ci demande au Roi Don Fernand vengeance pour la mort de son père, bien qu'elle continue d'aimer Rodrigue. Mais, comme des Maures ont attaqué le royaume de Castille, Rodrigue est parti les combattre à la tête de quelques cinq cents hommes que son père lui avait confiés. Il revient victorieux et raconte la bataille au roi Don Fernand, en présence de son père, Don Diègue.

Sous moi donc cette troupe s'avance,
Et porte sur le front une mâle assurance.
Nous partîmes cinq cents ; mais par un prompt renfort
1260 Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port,
Tant, à nous voir marcher avec un tel visage,
Les plus épouvantés reprenaient de courage !
J'en cache les deux tiers, aussitôt qu'arrivés,
1264 Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés ;
Le reste, dont le nombre augmentait à toute heure,
Brûlant d'impatience autour de moi demeure,
Se couche contre terre, et sans faire aucun bruit,
1268 Passe une bonne part d'une si belle nuit.

Par mon commandement la garde en fait de même,
Et se tenant cachée, aide à mon stratagème ;
Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous
1272 L'ordre qu'on me voit suivre et que je donne à tous.
Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles ;
L'onde s'enfle dessous, et d'un commun effort
1276 Les Mores et la mer montent jusques au port.
On les laisse passer ; tout leur paraît tranquille ;
Point de soldats au port, point aux murs de la ville.
Notre profond silence abusant leurs esprits,
1280 Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris ;
Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, et tous en même temps
1284 Poussons jusques au ciel mille cris éclatants.
Les nôtres, à ces cris, de nos vaisseaux répondent ;
Ils paraissent armés, les Mores se confondent,
L'épouvante les prend à demi descendus ;
1288 Avant que de combattre, ils s'estiment perdus.
Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre ;
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre,
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,
1292 Avant qu'aucun résiste, ou reprenne son rang.
Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient ;
Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient :
La honte de mourir sans avoir combattu
1296 Arrête leur désordre, et leur rend leur vertu.
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs alfanges,
De notre sang au leur font d'horribles mélanges ;
Et la terre, et le fleuve, et leur flotte, et le port,
1300 Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
Ô combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait,

1304 Ne pouvait discerner où le sort inclinait !
J'allais de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns, et soutenir les autres,
Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour,
1308 Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour.
Mais enfin sa clarté montre notre avantage :
Le More voit sa perte, et perd soudain courage ;
Et voyant un renfort qui nous vient secourir,
1312 L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,
Poussent jusques aux cieux des cris épouvantables,
Font retraite en tumulte, et sans considérer
1316 Si leurs rois avec eux peuvent se retirer.
Pour souffrir ce devoir leur frayeur est trop forte :
Le flux les apporta ; le reflux les remporte,
Cependant que leurs rois, engagés parmi nous,
1320 Et quelque peu des leurs, tous percés de nos coups,
Disputent vaillamment et vendent bien leur vie.
À se rendre moi-même en vain je les convie :
Le cimenterre au poing ils ne m'écoutent pas ;
1324 Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
Ils demandent le chef : je me nomme, ils se rendent.
Je vous les envoyai tous deux en même temps ;
1328 Et le combat cessa faute de combattants.

Le Cid, IV, 3, vv. 1257-1328

« Rome l'unique objet de mon ressentiment... »

Le frère de Camille, Horace, a combattu, auprès de ses deux frères les trois Curiace. Il les a vaincus, donnant la victoire à Rome sur Albe, la ville des Curiace. Mais l'un des Curiace était l'amant, le fiancé de Camille. Elle ne peut supporter de voir son frère revenir glorieux et surtout joyeux d'avoir tué celui qu'elle aimait, en portant ses dépouilles. Horace vient d'invoquer le nom de Rome pour demander à sa sœur d'oublier la mort de son amant.

Rome, l'unique objet de mon ressentiment !
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant !
Rome qui t'a vu naître, et que ton cœur adore !
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore !
Puissent tous ses voisins ensemble conjurés
Saper ses fondements encor mal assurés !
Et si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie ;
Que cent peuples unis des bouts de l'univers
Passent pour la détruire et les monts et les mers !
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles !
Que le courroux du ciel allumé par mes vœux
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !
Puissé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre,
Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre,
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !

Horace, IV, scène 5, vv. 1301-1318

RACINE

« Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ? »

Oreste aime Hermione, qui aime Pyrrhus, qui aime Andromaque, qui n'aime que feu^A son époux, Hector. Comme Andromaque a fini, sous la contrainte, par accepter d'épouser Pyrrhus, Hermione, jalouse, a demandé à Oreste d'assassiner Pyrrhus. Oreste a accepté parce qu'en échange, Hermione lui a promis de le suivre ; pour obtenir l'amour d'Hermione, il a donc sali son honneur en assassinant Pyrrhus alors qu'il était son hôte.

Mais maintenant, Hermione a changé d'avis, et reproche à Oreste d'avoir fait ce qu'il lui demandait : elle regrette la mort de l'homme qu'elle aimait. Oreste a donc commis un crime abominable pour l'amour d'Hermione ; mais elle refuse finalement de le lui donner après le lui avoir promis : celui-ci devient fou et a des

A. Cela signifie que son époux est mort, et donc qu'Andromaque est la veuve d'Hector.

hallucinations. À la fin de la pièce, seul avec son ami Pylade, il prend celui-ci pour Pyrrhus, qu'il vient d'assassiner, et croit voir revenir Hermione, suivie par les Gorgones, monstres des enfers aux cheveux-serpents.

ORESTE

Mais quelle épaisse nuit tout à coup m'environne ?
De quel côté sortir ? D'où vient que je frissonne ?
Quelle horreur me saisit ? Grâce au Ciel, j'entrevois^B.
Dieux ! Quels ruisseaux de sang coulent autour de moi !

PYLADE

Ah Seigneur !

ORESTE

Quoi, Pyrrhus, je te rencontre encore ?
Trouverai-je partout un rival que j'abhorre ?
Percé de tant de coups, comment t'es-tu sauvé ?
Tiens, tiens, voilà le coup que je t'ai réservé.
Mais que vois-je ? A mes yeux Hermione l'embrasse ?
Elle vient l'arracher au coup qui le menace ?
Dieux, quels affreux regards elle jette sur moi ?
Quels démons, quels serpents traîne-t-elle après soi ?
Hé bien, filles d'Enfer, vos mains sont-elles prêtes ?
Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?
À qui destinez-vous l'appareil qui vous suit ?
Venez-vous m'enlever dans l'éternelle Nuit ?
Venez, à vos fureurs Oreste s'abandonne.
Mais non, retirez-vous, laissez faire Hermione ;
L'ingrate mieux que vous saura me déchirer,
Et je lui porte enfin mon cœur à dévorer.

Racine, *Andromaque*, Acte V, scène 4 (1667)

B. = « j'entrevois » (ancienne forme de la conjugaison, conservée pour la rime).

« Oui, Prince, je languis, je brûle pour Thésée... »

Hippolyte est le fils de Thésée et d'Antiope. Phèdre a épousé Thésée, mais, elle est tombée amoureuse de son beau-fils dès le jour de son mariage, bien malgré elle. On croit Thésée, le mari volage de Phèdre, mort. Phèdre vient d'évoquer son « ardeur » à voir dans Hippolyte les traits de son mari.

HIPPOLYTE

Je vois de votre amour l'effet prodigieux.
Tout mort qu'il est, Thésée est présent à vos yeux,
Toujours de son amour votre âme est embrasée.

PHÈDRE

Oui, Prince, je languis, je brûle pour Thésée.
Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers,
Volage adorateur de mille objets divers,
Qui va du dieu des morts déshonorer la couche,
Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche,
Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi,
Tel qu'on dépeint nos dieux, ou tel que je vous voi.
Il avait votre port, vos yeux, votre langage,
Cette noble pudeur colorait son visage,
Lorsque de notre Crète il traversa les flots,
Digne sujet des vœux des filles de Minos.
Que faisiez-vous alors ? Pourquoi, sans Hippolyte,
Des héros de la Grèce assembla-t-il l'élite ?
Pourquoi, trop jeune encor, ne pûtes-vous alors
Entrer dans le vaisseau qui le mit sur nos bords ?
Par vous aurait péri le monstre de la Crète,
Malgré tous les détours de sa vaste retraite.
Pour en développer l'embarras incertain,
Ma sœur du fil fatal eût armé votre main.
Mais non, dans ce dessein je l'aurais devancée.
L'amour m'en eût d'abord inspiré la pensée.
C'est moi, Prince, c'est moi, dont l'utile secours
Vous eût du Labyrinthe enseigné les détours.

Que de soins m'eût coûtés cette tête charmante !
Un fil n'eût point assez rassuré votre amante :
Compagne du péril qu'il vous fallait chercher,
Moi-même devant vous j'aurais voulu marcher,
Et Phèdre au labyrinthe avec vous descendue
Se serait avec vous retrouvée ou perdue.

HIPPOLYTE

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ? Madame, oubliez-vous
Que Thésée est mon père, et qu'il est votre époux ?

Phèdre, II, 5, vv. 631-664

Le temps des Lumières : XVIII^e siècle

MONTESQUIEU, *LETTRES PERSANES* (1721)

Dans les Lettres Persanes, roman épistolaire, Rica est un Persan en visite à Paris. Il correspond, entre autres, avec son ami Ibben, et la favorite de son harem, Roxane.

« **Comment peut-on être Persan ?** »

Lettre XXX, de Rica à Ibben, à Smyrne

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres ; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi ; les femmes mêmes faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entourait ; si j'étais aux spectacles, je trouvais d'abord cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux : Il faut avouer qu'il a l'air bien persan. Chose admirable ! Je trouvais de mes portraits partout ; je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge : je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare ; et, quoique j'aie très-bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement : libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique : car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche. Mais, si quelqu'un, par hasard, apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement : Ah ! ah ! Monsieur est Persan ? c'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ?

À Paris, le 6 de la lune de Chalval, 1712.

VOLTAIRE

De la tolérance universelle.

Non seulement il est bien cruel de persécuter dans cette courte vie ceux qui ne pensent pas comme nous, mais je ne sais s'il n'est pas bien hardi de prononcer leur damnation éternelle. Il me semble qu'il n'appartient guère à des atomes d'un moment, tels que nous sommes, de prévenir ainsi les arrêts du Créateur. Je suis bien loin de combattre cette sentence : « Hors de l'Église point de salut » ; je la respecte, ainsi que tout ce qu'elle enseigne, mais, en vérité, connaissons-nous toutes les voies de Dieu et toute l'étendue de ses miséricordes ? N'est-il pas permis d'espérer en lui autant que de le craindre ? N'est-ce pas assez d'être fidèles à l'Église ? Faudra-t-il que chaque particulier usurpe les droits de la Divinité, et décide avant elle du sort éternel de tous les hommes ?

Quand nous portons le deuil d'un roi de Suède, ou de Danemark, ou d'Angleterre, ou de Prusse, disons-nous que nous portons le deuil d'un réprouvé qui brûle éternellement en enfer ? Il y a dans l'Europe quarante millions d'habitants qui ne sont pas de l'Église de Rome, dirons-nous à chacun d'eux : « Monsieur, attendu que vous êtes infailliblement damné, je ne veux ni manger, ni contracter, ni converser avec vous ? »

Quel est l'ambassadeur de France qui, étant présenté à l'audience du Grand Seigneur, se dira dans le fond de son cœur : Sa Hautesse sera infailliblement brûlée pendant toute l'éternité, parce qu'elle est soumise à la circoncision ? S'il croyait réellement que le Grand Seigneur est l'ennemi mortel de Dieu, et l'objet de sa vengeance, pourrait-il lui parler ? Devrait-il être envoyé vers lui ? Avec quel homme pourrait-on commercer, quel devoir de la vie civile pourrait-on jamais remplir, si en effet on était convaincu de cette idée que l'on converse avec des réprouvés ?

Ô sectateurs d'un Dieu clément ! si vous aviez un cœur cruel ; si, en adorant celui dont toute la loi consistait en ces paroles : « Aimez Dieu et votre prochain », vous aviez surchargé cette loi pure et sainte de sophismes et de disputes incompréhensibles ; si vous aviez allumé la discorde, tantôt pour un mot nouveau, tantôt pour une seule lettre de l'alphabet ; si vous aviez attaché des peines éternelles à l'omission de quelques paroles, de quelques cérémonies que d'autres peuples ne pouvaient connaître, je vous dirais, en répandant des larmes sur le genre humain : « Transportez-vous avec moi au jour où tous les hommes seront jugés, et où Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. »

« Je vois tous les morts des siècles passés et du nôtre comparaître en sa présence. Êtes-vous bien sûrs que notre Créateur et notre Père dira au sage et vertueux Confucius, au législateur Solon, à Pythagore, à Zaleucus, à Socrate, à Platon, aux divins Antonins, au bon Trajan, à Titus, les délices du genre humain, à Épictète, à tant d'autres hommes, les modèles des hommes : Allez, monstres, allez subir des châtiments infinis en intensité et en durée; que votre supplice soit éternel comme moi! Et vous, mes biens-aimés, Jean Châtel, Ravailac, Damiens, Cartouche, etc., qui êtes morts avec les formules prescrites, partagez à jamais à ma droite mon empire et ma félicité. »

Vous reculez d'horreur à ces paroles; et, après qu'elles me sont échappées, je n'ai plus rien à vous dire.

Traité sur la tolérance, XXII (1763)

Anthropophages

Encore un mot sur l'anthropophagie. On trouve dans un livre qui a eu assez de succès chez les honnêtes gens ces paroles ou à peu près :

Du temps de Cromwell une chandelière de Dublin vendait d'excellentes chandelles faites avec de la graisse d'Anglais. Au bout de quelque temps un de ses chalands se plaignit de ce que sa chandelle n'était plus si bonne. « Monsieur, lui dit-elle, c'est que les Anglais nous ont manqué? »

Je demande qui était le plus coupable, ou ceux qui assassinaient des Anglais, ou la pauvre femme qui faisait de la chandelle avec leur suif? Je demande encore quel est le plus grand crime, ou de faire cuire un Anglais pour son dîner, ou d'en faire des chandelles pour s'éclairer à souper? Le grand mal, ce me semble, est qu'on nous tue. Il importe peu qu'après notre mort nous servions de rôti ou de chandelle; un honnête homme même n'est pas fâché d'être utile après sa mort.

Dictionnaire philosophique, fin de l'article « Anthropophages » (1770-1772)

TABLE DES MATIÈRES

<i>La Renaissance : XVI^e siècle.....</i>	<i>2</i>
Rabelais.....	2
Comment Panurge fit en mer noyer le marchand et les moutons.....	2
Louise Labé.....	4
L'amour, force civilisatrice.....	4
« Baise m'encor... » (sonnet XVIII).....	5
Montaigne.....	6
Des cannibales.....	6
 <i>L'âge classique : XVII^e siècle.....</i>	 <i>7</i>
La Bruyère.....	7
Miaulements guerriers.....	7
Corneille.....	8
« Cette obscure clarté qui tombe des étoiles ».....	8
« Rome l'unique objet de mon ressentiment... ».....	10
Racine.....	11
« Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ? ».....	11
« Oui, Prince, je languis, je brûle pour Thésée... ».....	13
 <i>Le temps des Lumières : XVIII^e siècle.....</i>	 <i>15</i>
Montesquieu, <i>Lettres Persanes</i> (1721).....	15
« Comment peut-on être Persan ? » Lettre XXX, de Rica à Ibben, à Smyrne.....	15
Voltaire.....	16
De la tolérance universelle.....	16
Anthropophages.....	17